

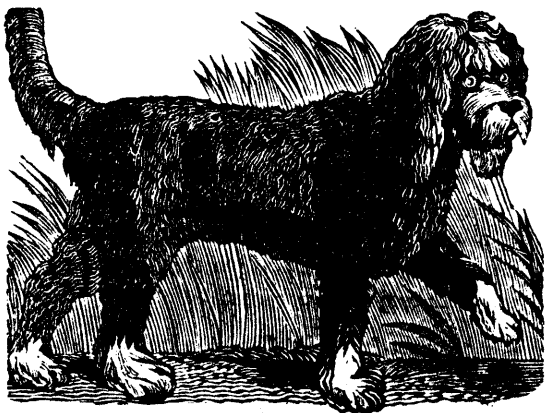
tyranniques des héritiers bruyants de son maître ; le barbet qui, malgré son aspect peu séduisant, ses manières un peu communes, et peut-être son esprit, qui l'éloignent des salons et le relèguent dans la mansarde de l'ouvrier, trouve encore moyen d'être aristocrate et fier de la redingote marron de son maître, aboie contre la veste, et mord l'homme en pauvre.

Je viens de parler des chiens qui font l'exercice. A part nous, rien ne nous déplaît autant que les animaux savants. Il n'en est aucun qui ne perde prodigieusement à cette science, inculquée le plus souvent par le fouet. Nous n'affirmons pas qu'il en soit autant des hommes. Malgré notre éloignement pour les chiens qui font le mort, qui sautent dans un cerceau et présente les armes, nous enveloppons les petites jouissances de vanité que ces talents procurent à leurs maîtres dans le respect que nous professons pour tous les bonheurs, pour toutes les joies, quelque petites ou incompréhensibles qu'elles nous puissent paraître.

A propos de barbet, on ne peut m'empêcher de citer un trait qui me fait infiniment d'honneur, et dont je tire vanité chaque fois que le hasard a la bonté de m'en présenter l'occasion ou le prétexte.

Il y a trois ans peut-être, vers la fin de l'automne, à l'époque où les premières gelées couvrent de givre les branches nues des arbres, où les premiers canards sauvages viennent s'abattre sur les joncs des étangs, j'errais je ne sais sous quel prétexte, sur les rives de la Marne, dont l'eau jaunâtre faisait sentir comme une appréhension de froid.

Je doublai le pas en voyant sur le bord un groupe de quelques personnes immobiles et regardant attentivement dans l'eau. Arrivé, j'aperçus un pauvre barbet, soufflant, haletant, qui s'efforçait en vain de graver la berge haute de plusieurs pieds, et qui, épuisé de fatigue, se laissait par moments disparaître sous l'eau.



Un des hommes qui le regardaient était pâle à ses yeux suivant avec anxiété les mouvements du

chien, à sa respiration difficile, à sa voix trébuchante qui appelait *Mouton*, je devinai le maître ou plutôt l'ami du chien. Je me déshabillai, me jetai dans l'eau glacée, et ramenai *Mouton*. Avant de me remercier, le maître embrassa son chien ; puis, trouvant tout naturel qu'on s'exposât pour *Mouton*, et un peu fâché que je lui eusse enlevé la joie de ce dévouement, il me dit : « Ah ! monsieur, vous êtes bien heureux de savoir nager. »

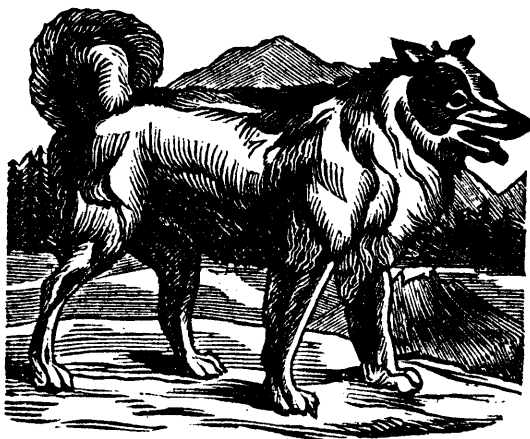
Pour rester fidèle à mon système d'impartialité, il faut dire qu'on a étrangement abusé du chien. On lui a donné toutes les vertus impossibles que s'est imposées l'homme social ; on a même inventé des vertus exprès pour lui, à tel point que si cette admiration ne s'expliquait naturellement par l'amour des hommes pour le merveilleux, par un besoin de croyances qui fait, ainsi dit Pascal, que *faute de vrai, ils s'attachent au faux*, je pencherais à croire que le chien n'est qu'un contraste, une antithèse créée par la civilisation pour faire honte aux hommes de leurs vices, comme Tacite, autrefois, d'une peuplade de sauvages fit un type admirable, auquel il prêta toutes les vertus qui manquaient aux Romains.

L'instincts et l'intelligence du chien sont admirables.

Des maladroits, quelles que soient leurs vues, par de ridicules exagérations donnent même parfois l'envie de faire de l'opposition contre l'ami de l'homme et de nier le chien.

Cependant les développements des facultés instinctives de cet animal excitent l'admiration et l'affection.

Voyez le chien du Groenland, par qui son maître franchit les déserts impraticables à tous les autres animaux.



CHIEN DU GROENLAND.

Voyez le chien de berger ; maître sévère, défenseur intrépide, associé obéissant.